

III

CIEL ET TERRE: DOUBLE ORIGINE DE L'HOMME

ALPHONSE GOETTMANN : *Vous venez d'amorcer une nouvelle image de l'homme, vous brisez en quelque sorte les structures habituelles de la pensée et vous le dévêtez de toutes ses sécurités extérieures pour frayer un chemin vers une expérience personnelle et authentique du sens intime de sa vie. Vous criez « Bas les masques », c'en est assez ! Le carnaval du personnage est fini... Nous voici à l'heure de la Personne ! Au sein de cette comédie tragique dans laquelle vit l'homme de notre temps, vous proposez votre anthropologie. Pourriez-vous vous étendre là-dessus ?*

GRAF DÜRCKHEIM : Il y a deux sortes d'anthropologies. Celle des universitaires, qui étudie l'évolution de l'homme depuis ses origines jusqu'à l'avènement de la conscience conceptuelle d'aujourd'hui ; elle voit l'homme comme une réalité objective composée de trois pôles : le corps, l'âme et l'esprit. On y décortique ses dons et facultés ainsi que les différentes étapes de sa croissance, comme les décrit si bien Jean Gebser : le stade magique, mythique, mental, etc. Mais cette vision-là ne se penche pas sur l'homme qui souffre, qui cherche la joie, le plaisir, qui en réalité cherche le bonheur. On n'y voit pas celui qui cherche un sens à sa vie, qui aime ou qui hait, qui veut vivre ou tuer, l'homme intérieur n'existe pas... La question de l'être et du devenir de l'être humain leur échappe.

Mon anthropologie envisage l'homme en tant qu'être conscient de lui-même, souffrant tout d'abord de ne pas être ce qu'il est en vérité. Il s'agit de l'homme qui a surdéveloppé son moi existentiel et un beau jour doit apprendre à le transcender pour retrouver sa racine la plus profonde. On pourrait dire que l'homme évolue à travers trois sortes de « moi » :

— le « petit moi » qui ne voit que la puissance, la sécurité, le prestige, le savoir... ;

— le « moi existentiel » qui va beaucoup plus loin que cela. C'est le moi qui veut se donner à une cause, à une œuvre, une communauté, une personne... Il sait très bien dépasser l'égoïsme, c'est là du reste, à mon avis, qu'il fait son entrée dans l'être humain ;

— enfin ce que j'appelle le « moi essentiel », l'homme qui dit « je ».

A. G. : *Qu'est-ce que le « moi essentiel » ?*

G. D. : C'est le noyau de l'homme par lequel il participe à la réalité surnaturelle de l'Esprit divin universel. L'Être essentiel est l'absolu en l'homme, la source de sa liberté de personne où le Divin s'exprime sous une forme individuelle et particulière au sein du monde spatio-temporel. Chaque homme devrait pouvoir dire avec Saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vit, c'est le Christ qui vit en moi » ; car l'expérience de l'Être essentiel c'est l'expérience du Christ présent en nous, et l'unité qui s'accomplit à ce moment-là doit être éprouvée comme celle des « sarments et du cep ».

Pour moi donc, l'anthropologie part de l'être conscient, c'est une anthropologie de la personne. Il faudrait ajouter à cette conception la loi que l'homme porte en lui et dont parle le Christ quand il dit : « Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. » Cette phrase est valable pour chaque chose vivante : la fleur est en elle sa vie, son chemin et sa vérité. Il en est de même pour l'homme ; dans son noyau essentiel, il contient sa vie, sa vérité qui ne se réalise que dans la mesure où ce noyau essentiel devient la loi de son devenir. Autrement dit : l'image originelle de l'homme c'est son chemin inné (« *das In-bild ist der Innenweg* »). Le chemin que prend une fleur de la semence au bouton et finalement vers le fruit, c'est cela la réalité de l'image intérieure mise à l'œuvre, c'est ce chemin qui a une séquence d'étapes prédonnées, déjà contenues dans la semence, dont la mise en mouvement est la vie de la fleur et sa vérité. C'est donc la loi du devenir qui est le chemin, et le cheminement sans faute est la vérité de l'être et la vie. Ainsi quand le Christ dit : Je suis ceci ou cela, il dit quelque chose qui est une Loi

universelle. La prise de conscience de ce Principe universel nous pousse très loin dans la profondeur de la conscience que nous avons de nous-mêmes.

A. G. : *Cette conscience que nous avons de nous-mêmes aboutit finalement à l'expérience d'un Absolu, mais d'abord neutre. Ensuite seulement on découvre le visage du Christ comme son Centre intérieur. Sans cette expérience on tombe dans le mythe ou on répète ce qu'on a appris dans les livres et du haut des chaires...*

G. D. : On n'en a pas une conscience expérimentale, vécue. A ce propos, quand le Christ dit : « Nul ne va au Père que par moi », facilement le chrétien en a une compréhension intellectuelle branchée sur des concepts, donc objectivante et va chercher le Christ à l'extérieur par je ne sais quelle imagination. Alors qu'en réalité le Christ invite l'homme à sortir de l'horizon de son moi existentiel, à plonger dans son Etre essentiel qui est le Christ lui-même pour rencontrer avec lui et en lui le Père...

A. G. : ... *qui est l'Origine, la Source intérieure.*

G. D. : C'est la Réalité dans laquelle nous nous sentons en vie, à l'abri, nous découvrons l'Amour. Cela n'enlève évidemment rien à la croyance de celui qui « n'a pas encore d'oreilles pour comprendre », comme dit le Christ. Sans l'oreille intérieure on est limité à la croyance dans son développement spirituel, jusqu'au jour où l'on perce l'horizon de cette conscience et on se trouve tout à coup sur un autre plan ; alors s'ouvre l'oreille de la foi...

A. G. : *Le drame est que la croyance est d'ordre intellectuel et donc ne transforme pas la personne.*

G. D. : Non ! cela ne transforme pas. La croyance permet juste de devenir un homme bon, dans le sens des pharisiens ou de l'éthique.

A. G. : *C'est moral.*